

Michel Braud

Université Jagellonne

## La „pensée-suicide”: temporalité et tentation du suicide dans le Journal I de Charles Juliet

La tentation du suicide dans le journal intime se présente comme un projet de mort qui porte une quête de sens, comme le point extrême de l'existence qu'un individu puisse envisager. Et dans cette écriture *a priori* privée, non socialisée, elle se donne comme le signe d'un désespoir vécu et comme un aveu de soi indépassable. Mais par cela-même, parce qu'elle constitue l'imagination d'un acte chargé d'un investissement pulsionnel particulièrement fort, elle est sujette à distorsions rhétoriques: le rapport ambigu du diariste à sa propre existence, au temps de l'existence et à la mort volontaire, s'il peut se formuler en termes de quête – ce dont nous avons parlé ailleurs<sup>1</sup> –, peut aussi être envisagé à partir des marques rhétoriques et stylistiques qui sont les siennes.

Nous nous limiterons, ici, à quelques coups de sonde sur le *Journal I* 1957–1964 de Charles Juliet qui nous semble rassembler des formes ailleurs éparpillées, et présenter une angoisse extrême qui va de pair avec des procédés caractéristiques.

### 1. Une difficile expression de soi

Lorsqu'on lit un fragment du *Journal I*, – la première marque de l'angoisse est sans nul doute l'emploi de constructions nominales,

dont l'une des plus typiques est sans doute celle qui nous sert de titre – „Pensée-suicide” – et qui constitue la totalité du fragment du 11 novembre 1957<sup>2</sup>.

L'absence de verbe dans la première ou les premières phrases des notations des diaristes a été observée par les critiques qui y voient une caractéristique du journal de bord, en même temps qu'une amorce du journal proprement dit<sup>3</sup>. Ce procédé, toutefois, semble nettement aussi être le signe d'un discours qui rompt avec le discours social, structuré en français autour du verbe, d'une action effectuée par un sujet, et d'un processus temporel.

Souvent, il est vrai, ces constructions nominales ne constituent que la première phrase du fragment, et servent d'amorce à des phrases complètes:

Peur atroce, véritablement viscérale, de la déchéance. Chaque jour je m'enfoncé un peu plus. (9. nov. 58, p. 51.)

La phrase nominale porte l'expression d'un sentiment qui n'est pas situé temporellement, qui n'est assumé, explicitement, par personne et qui apparaît occuper ainsi tout l'espace de la conscience. Il semble que le diariste, emmuré dans son angoisse, ne puisse d'abord que la nommer, et qu'ensuite après avoir renoué avec le langage, il puisse la situer dans le temps et l'assumer personnellement, devenir lui-même le sujet de son propre discours.

Parfois aussi, le fragment est presque entièrement constitué de phrases nominales, et dans ce cas est consacré à l'angoisse et à la tentation du suicide, comme si le diariste faisait des efforts surhumains pour briser la chape de silence que lui impose l'angoisse, comme s'il ne pouvait plus parler que par bribes:

Echec, échec. Ne pas arriver à vivre. A mourir. A se dépasser. A donner et recevoir. Inévitablement on se sent coupable. Honte de ces demi-mesures, de ces demi-échecs, de cette impuissance, de cette culpabilité, de cette honte.

Se forcer, s'efforcer. Mais découvrir que dans cette application, cet efforcement réside déjà l'échec. Sa fatalité. (7 juin 60, p. 126).

Ou, ailleurs:

Tous ces jours, idées de suicide. Impossibilité de travailler. Lourd ennui. Détresse. (20 avr. 64, p. 290).

L'angoisse, le désespoir, la tentation du suicide s'imposent à une conscience qui ne peut plus dire **je**, qui ne peut qu'à peine se fondre dans la masse du **on** ou du possessif de la troisième personne (**sa**), ou qui plus souvent se révèle le sujet absent d'infinitifs (**arriver, se forcer**) ou le thème effacé d'un prédicat qui seul peut être exprimé (**honte, idées de suicide**). Le sentiment est une donnée qui s'impose sur un présent sans limites (**on se sent**), de répétition (**tous ces jours**). La phrase est saccadée, expression d'un mal-être qui semble ne pas pouvoir se construire, et qui fuse, suite d'instantanés de désarroi.

Cette difficulté à s'assumer comme sujet du discours et à se situer dans le temps se retrouve, diversement modulée, dans divers autres procédés qui tous marquent une même distance à soi.

L'usage de la deuxième personne permet d'établir un dialogue avec soi: le moi se dédouble en une instance qui vit et une qui voit, en une qui souffre et une qui parle:

Toujours face à toi, cet oeil qui épie et scrute l'étranger qu'il te fait devenir" (10 mai 60, p. 123).

Le moi s'observe, dans cette distance à soi qui redouble celle du journal intime vis-à-vis de l'existence, mais il se détruit aussi, se fige lui-même dans l'étrangeté de l'arbitraire que suscite le regard sur soi, ou s'enfonce dans l'espace sans fond de l'autodépréciation:

Pourquoi parfois, dans ces notes, le **tu** au lieu du **je**? Parce qu'il convient à la mise en cause et l'accusation

observe le diariste lui-même (25 mai 60, p. 124).

L'utilisation de la troisième personne (**on, l'homme, celui qui, etc.**) ou de la première du pluriel (**nous**) efface encore davantage la personnalité en l'intégrant dans la communauté humaine:

Passé un certain cap de souffrance, on ne cherche plus à lutter, on s'abandonne, et la conscience de la fatalité devient sentiment de libération. Sachant qu'il ne peut rien, l'être se résigne, renonce. (14 avr. 60, p. 119).

L'analyse se veut sans passion, le phénomène est présenté comme une loi générale, inéluctable; c'est l'expression d'un sentiment de fatalité ou d'une vérité immuable: „Pour qui meurt du mépris qu'il se porte, le suicide est la seule issue” affirme encore Charles Juliet (27 mai 60, p. 124).

Cette distance vis-à-vis de soi, objet d'étude impersonnel, est le cadre dans lequel peut se formuler une logique suicidaire. Le raisonnement se veut articulé, le plus souvent en deux mouvements. Le premier pose une constatation: désespoir, souffrance, mépris ou haine de soi; le second en tire une conclusion qui vient répondre à la constatation première, et comme la recouvrir: renoncement ou suicide.

Celui que déchire le dédoublement, il use son énergie à se haïr, se détruire, rechercher l'échec, et inéluctablement, il va droit au suicide. (2 mai 64, p. 290).

La formulation comme sentence fait ici du sentiment une vérité qui sert à son tour d'explication – ou de justification – au sentiment. La mise à distance de l'angoisse par la troisième personne offre une prise sur le mal-être, même si l'analyse se veut encore plus désespérée: la détresse n'est plus cet espace noir sur lequel butait le langage, mais est traversée par une logique – la logique tragique: „Prison du moi. Il faut mettre fin à cette agonie. Donc s'acharner à mourir”. (7 janv. 64, p. 246).

L'usage de l'impersonnel, les marques appuyées du raisonnement et les phrases nominales nous rappellent que l'angoisse, dans son expression la plus heurtée sinon la plus brute, ne peut être formulée que dans une perspective où l'image de la mort, du moi suicidé, sert d'horizon.

Dans le bruissement de l'angoisse, sur un silence rompu avec peine, le diariste qui s'observe à distance, qui ne peut dire **je** ni s'imaginer agissant dans le temps, se projette tragiquement dans l'avenir comme mort, absent à soi-même.

## 2. L'écriture de l'obsession

Ce désespoir, cette tentation suicidaire, le *Journal I* nous les présente à chaque page, voire à chaque fragment. C'est quasiment, pendant des années, le seul sujet abordé par le diariste, en des notations plus ou moins angoissées. A chaque fois qu'il reprend la plume, il recommence l'aveu de son angoisse, sans s'appuyer sur ce qu'il a déjà écrit, mais en le reformulant ou en jetant sur le papier le désespoir qui l'étouffe et qui ne semble pas avoir d'histoire.

Le lexique de l'angoisse, de la détresse, est mis en relief par les constructions nominales dont il a déjà été question, comme par exemple: „Journées ravagées par le doute, l'angoisse, la peur” (10 déc. 61, p. 177). Mais il apparaît aussi dans des phrases simples et équilibrées – même si c'est dans la distance de la deuxième personne: „Dans cette entreprise de destruction systématique, l'angoisse t'accompagne à chaque pas”. (29 juil. 58, p. 42). La cadence est ici quasiment équilibrée, l'apodose n'étant guère plus courte que la protase; l'ordre qui règne est celui d'un désespoir qui se présente comme immuable. Le diariste rend compte de sa douleur sans passion apparente.

Le lexique de la médiocrité et du mépris pour soi-même, de la tristesse et de l'ennui, de la difficulté de vivre et de la souffrance, viennent prolonger celui de l'angoisse et s'entrecroiser avec celui du désespoir, de la vanité de l'existence et de la mort. Ainsi s'impose l'obsession dans le discours intime, en une pensée qui tisse continuellement de nouveaux fragments avec les mêmes mots – fragments clos sur eux-mêmes mais qui entrent en résonance avec tous les autres. Et cette pensée qui ne semble pas progresser est à l'image de l'angoisse et du désespoir qui occupent, immobiles, tout l'espace de la conscience mais chaque jour se présentent différemment.

La tentation du suicide est au coeur de l'écriture obsessionnelle, et constitue à la fois le point imaginaire extrême que le diariste passe et repasse devant ses yeux, et l'arrière-plan de toute écriture: „hanté par la constante préoccupation du suicide” note-t-il quelques jours après avoir observé:

Je passe mon temps à ne rien faire, affronté à l'ennui, au dégoût, ressassant ma vieille envie du suicide (11 et 8 avr. 60, p. 118).

Les participes (passé dans la première phrase, présent dans la seconde) font apparaître la tentation comme continuellement présente et répétée, mais parfois aussi comme presque étrangère au diariste, imposée de l'extérieur à lui qui la subit passivement (**hanté...**).

Ces caractères se retrouvent continuellement dans l'expression de la tentation suicidaire. Le diariste „obsédé par la vanité de tout”, est „visité chaque jour par le besoin du suicide” (6 déc. 58, p. 54) comme si celui-ci venait de l'extérieur, mais ailleurs il reprend cette tentation à son compte: „Que survienne le moindre ennui, la moindre contrariété, et je pense au suicide”. (29 janv. 59, p. 56). Les multiples indicateurs temporels (**toujours, chaque jour, à jamais, continuellement**), surtout, soulignent l'intégration à une temporalité sans limites nettes, en même temps qu'ils font du quotidien une expérience marquée par la fatalité. Le regard que le diariste pose sur lui-même acquiert, par l'obsession, une fixité désespérée, s'immobilise sur une image intemporelle tragique.

L'obsession retrouve aussi le raisonnement suicidaire dont il a été question plus haut, en suscitant systématiquement une réponse désespérée à toute interrogation existentielle:

L'existence m'apparaît tellement insupportable, que je n'ai plus rien à quoi me raccrocher. Ne reste plus que la solution du suicide. (25 fév. 60, p. 111).

La déduction se présente comme fermée: dans l'espace du **rien**, seul le suicide peut être envisagé. Mais le syllogisme apparaît finalement n'être qu'une pure expression de l'obsession: le raisonnement fonctionne à vide, n'est pas en prise sur le réel. La **solution** demeure rhétorique; elle est l'expression d'un désespoir extrême plutôt qu'une réelle éventualité.

De plus, l'expression de la tentation suicidaire sous forme de raisonnement permet l'introduction d'un argument contraire – tourné, donc, vers l'existence. A la conclusion désespérée vient répondre un **mais** qui la rend caduque:

Ne reste plus que la solution du suicide. Mais l'effroi qu'il m'inspire m'assure que je n'aurai jamais le courage de l'accomplir. Et je suis renvoyé à la vie (25 fév. 60, p. 111).

La déduction qui aboutit à **la solution du suicide** semble prisonnière du désespoir obsessionnel, mais elle permet l'ouverture sur d'autres arguments, et notamment la prise en compte du réel – ici de l'**effroi**.

L'obsession trouve là sa limite: l'angoisse, le désespoir et la tentation du suicide s'expriment au moyen d'un discours fermé; les mêmes motifs sont incessamment ressassés, l'espace est celui de la sensibilité derrière laquelle disparaît l'individualité, et le temps est celui, suspendu, de la vision tragique. Mais le raisonnement ouvre sur le réel ce discours clos: la tentation est rapportée au possible, et la subjectivité absente ou repliée sur elle-même réintègre les critères de jugement – et le discours – communs.

### 3. Un possible inaccomplissable

La temporalité tragique est celle de l'immuable figé, par le sentiment de perte, sur l'angoisse et l'image du suicide.

„Un tel désespoir, si profond, si total, une telle détresse. Je ne sais ce qui me permet de tenir” ressasse le diariste (5 avr. 59, p. 64). Le présent sans limites d'une errance „sans fin” (18 fév. 59, p. 60) absorbe le passé et l'avenir.

Lorsque l'obsession s'efface, l'ouverture progressive de soi va de pair avec une temporalité plus marquée, et notamment par l'apparition du futur. La tentation du suicide n'est pas absente, au contraire, mais elle devient un avenir – et plus un présent.

„Mon suicide ne sera pas un acte de lâcheté, mais d'affirmation, de dignité” écrit le diariste (28 mars 60, p. 115): en même temps que ce dernier fait de sa mort un projet, il se pose comme individualité – même s'il ne peut s'affirmer et trouver sa dignité que dans le suicide, dans l'éventualité du suicide. Cette possibilité de destruction érigée en avenir lui confère, au présent, l'existence. Et le diariste peut projeter

devant lui, jusqu'à un point tragique toujours repoussé, une temporalité personnelle qui est la vie, contre le désespoir qui est l'effacement du temps.

Cette ambivalence de la tentation suicidaire, à la fois explicite et différée, désirée et inaccomplissable, s'accroît quand le diariste peut opposer à ce futur fermé une autre perspective. Le suicide, d'abord seul objet de conscience du narrateur, puis seule solution, devient peu à peu un possible sans réalité, l'objet d'une quête voire d'un „apprivoisement” qui ne sont plus que l'expression d'une hantise:

Bien que hanté par la constante préoccupation du suicide, je ne parviens pas à admettre qu'un jour il me faudra réellement envisager de me donner la mort. Le suicide m'apparaît comme un possible, un moyen d'échapper à la détresse, mais le violent espoir de ne jamais avoir à y recourir le rejette très loin dans le temps, lui donne l'apparence d'une éventualité qui n'aura pratiquement aucune chance de se produire. (11 avr. 60, p. 118).

Le suicide est une image future et irréelle, progressivement effacée par un **espoir** contraire; la perspective tragique qui se dégagait de la certitude obsessionnelle de ne pas avoir d'autre issue, n'est plus qu'un avenir parmi d'autres. Et si, pour un temps, le désespoir reprend le dessus, le suicide redevient un objet de quête, mais d'une quête vaine, vouée d'avance à l'échec, ou encore „une grâce, une faveur” qui lui serait accordée, qu'il attend passivement et dont il ne peut que rêver (26 mars 64, p. 279).

Diverses constructions hypothétiques accompagnent cette lente acceptation de l'existence: „Si je ne suis pas de taille à produire une oeuvre, je me tuerai” écrit Charles Juliet (30 déc. 58, p. 54). Ce qui sous-entend son contraire: „Si je suis de taille à produire une oeuvre, je ne me tuerai pas”. Bien que ce deuxième terme de l'alternative ne soit pas explicite, la perspective tragique se révèle n'être qu'une restriction hypothétique dans la panoplie des possibles, qu'une éventualité dans un avenir ouvert, lui, sur l'existence.

Progressivement, la tentation suicidaire se fait plus lointaine, et cet éloignement est marqué par diverses modalisations:

Je continue d'apprivoiser cette idée du suicide, de me la rendre plus familière. S'il doit survenir, le passage sera ainsi rendu moins terrible. (6 janv. 60, p. 103).

Le semi-auxiliaire (**doit**) souligne l'incertitude et diminue la portée de „l'apprivoisement” de l'idée du suicide – attitude paradoxale à première vue, comme si au moment où la tentation s'efface, il devenait nécessaire de la rendre plus *familière*: elle n'est plus une hantise obsessionnelle au présent, et est devenue étrangère au diariste.

De même, le conditionnel fait apparaître le suicide comme un irréel du présent: „Disparaître serait peut-être la meilleure façon que j'aie d'aider mes semblables” (19 avr. 60, p. 119). Ou plus tard: „Le suicide serait [...] comme une grâce, une faveur qui me serait accordée” (26 mars 64, p. 279). Imaginé comme un sursaut d'individualité, ou passivement comme un bienfait, le suicide n'est qu'une hypothèse irréalisable.

Toute l'évolution de l'état d'esprit de l'auteur peut se ramener à ce décalage entre la tentation suicidaire explicite et l'impossibilité d'envisager réellement le geste: le désir de se tuer est affirmé pour être nié ou repoussé indéfiniment, et l'envie de s'effacer dans le néant glisse vers l'expression de la mélancolie. La „temporalité décentrée”, pour reprendre une expression de Julia Kristeva<sup>4</sup>, qui était celle du diariste désespéré, sans passé ni futur, figée dans un présent sans limites, a laissé la place, par le biais, notamment, de l'expression de l'obsession, à un temps organisé autour de l'opposition présent/futur: la mort, l'image de soi mort, n'est pas gommée mais est déplacée dans le temps, renvoyée à un avenir qui ne se rapproche pas.

Et en même temps que le futur se détache du présent, le passé se révèle par bribes, adolescence et enfance douloureuses dont le présent n'est plus qu'une trace pétrifiée. „Toi, tu ne reviens jamais à ton enfance” écrit l'intimiste qui ne peut en évoquer le souvenir (2 fév 60, p. 106): pourquoi revenir à une souffrance qui ne l'a pas quitté?<sup>5</sup>

#### 4. La tentation dépassée

Progressivement, le non-suicide s'impose comme projet: „Il faudra dorénavant que je sache m'ouvrir, me laisser aller, perdre mon temps”. (22 juil. 61, p. 163)

Et surtout, après les évocations fragmentaires de l'enfance, la tentation du suicide peut elle-même être présentée comme un passé:

Pourquoi étais-je à ce point hanté par la mort, l'impérieux besoin du suicide? Je voulais, je crois, me punir d'être par trop indigne de la passion qui me soulevait. Ecrasé par l'absolu, la honte d'en être rejeté. Je voulais le fixer dans ce paroxysme, égaler sa démesure. (22 fév. 64, p. 263)

La révolution est achevée: présente, future puis passée, la tentation du suicide appartient au temps, à l'image du diariste qui a dû occuper successivement toutes les instances du temps pour exister. La vie est là, dans cette domination sur le temps qu'offre l'effacement de la tentation suicidaire; celle-ci a été l'objet narcissique de discours que Charles Juliet a d'abord mis à distance, puis dont il a fait le deuil. Faire le deuil de sa mélancolie – de sa culpabilité, de sa quête d'absolu, et de son angoisse d'être rejeté, abandonné –, c'est l'oublier. „Pourquoi...?“ s'interroge le diariste qui pourtant se rappelle ce désespoir encore si proche. „Pourquoi...?“ Au-delà de l'interrogation rhétorique et de l'apparente volonté d'en rappeler explicitement les causes, il faut supposer, dans la distance qu'instaure la question, le sentiment que la tentation du suicide appartient définitivement au passé – comme le marque l'imparfait –, qu'elle appartient à un temps révolu.

Cette progressive structuration du temps chez l'intimiste, si elle dessine lentement au fil des notes du journal l'éloignement de la tentation suicidaire, ne laisse pas voir, on s'en doute, de ruptures nettes: souvent la tentation coexiste avec l'espoir, ou bien le futur et le passé ne sont des îlots dans un présent obsessionnel. Néanmoins, au long de son aventure existentielle, le diariste dépasse le présent a-temporel, puis intègre l'avenir et le passé. Et, de la lente dérive de son expression de la tentation du suicide, naît le journal.

Il reste que c'est dans le décalage entre le dire et le faire que ce dernier peut s'élaborer, que le discours s'enracine: la distance entre l'image de l'issue tragique et sa non-réalisation appelle pour l'intimiste l'expression du désespoir. Par cette dynamique de parole, Charles Juliet renoue avec son existence; dans le temps suspendu entre une mort rêvée et une impossible mort réelle, il fait renaître le cours du temps.

<sup>1</sup> M. Braud, *La tentation du suicide dans les écrits autobiographiques 1930-1970*, Paris, P.U.F., 1992.

<sup>2</sup> Ch. Juliet, *Journal I 1957-1964*, Paris, Hachette, 1978, p. 31. Nous renvoyons à cette édition en donnant dans le texte la date du fragment et sa page.

<sup>3</sup> B. Didier, *Le journal intime*, Paris, P.U.F., 1976, p. 164.

<sup>4</sup> *Soleil noir: Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, 1987, p. 71.

<sup>5</sup> Charles Juliet reviendra à son enfance beaucoup plus tard, plus de vingt-cinq ans après cette note, dans *L'année de l'éveil* (Paris, POL, 1989).